

## *En souvenir de notre passage à Savignac en 1940*

Le 12 mai 1940, tous les habitants de notre village furent obligés de quitter leur maison et leurs biens afin de pouvoir inonder une partie des prés et des bois des environs et de résister ainsi aux attaques allemandes dans ces parages.

L'armée belge avait travaillé pendant plusieurs mois à faire des hauts talus et même des petits forts en béton. Le gouvernement croyait ainsi pouvoir résister encore comme pendant la grande guerre de 14-18, mais les allemands étaient bien sûr au courant de tous ces travaux par l'espionnage et ont simplement contourné ces inondations et sont arrivés par les villes de Namur, Louvain et ensuite Bruxelles.

Un officier allemand me disait après en riant : « Vous avez cru que nous étions des poissons ! ».

Le frère de maman, mon oncle Georges, tenait une brasserie où papa était comptable et il avait trois camions. Nous en avons reçu un qui était assez vieux et comme papa ne savait pas conduire, nous avons amené un chauffeur avec son ménage.

Papa disait toujours de ne pas se diriger vers la mer du Nord mais directement vers la France.

Dans les colonnes de réfugiés, nous avons embarqué en cours de route un couple avec son fils (les Desmedt).

Je ne sais plus à quelle frontière nous sommes arrivés, mais là se trouvaient une dizaine de camions. Tout à coup un monsieur arriva en criant : « Attention, tous les garçons à partir de dix sept ans doivent descendre à la frontière », et ils étaient regroupés dans une grande prairie par l'armée française.

Mon frère Roger et moi avons quitté aussitôt notre famille et papa nous a dit d'attendre le camion dans le premier village en France. Nous avons contourné les champs et traversé un grand bois pendant des heures, et nous avons pu rejoindre le camion qui nous attendait sur la place du village. Nous fûmes très heureux (de nous retrouver) ainsi que nos parents, frères et sœurs.

Je me souviens que nous avons passé la nuit dans le grenier d'un grand immeuble à Rouen, puis petit à petit nous sommes descendus en direction de Poitiers, Angoulême, etc. Nous logions chez des particuliers, dans des fermes et même chez un curé, car papa disait qu'il était clerc dans notre village.

Après plusieurs jours nous nous sommes arrêtés à midi dans un village du nom de Galgon, afin de pouvoir manger à la terrasse d'un café (je me souviens que la terrasse était couverte de feuillage). En parlant notre langue entre nous, un monsieur s'arrêta et nous demanda en flamand d'où nous étions. Ce monsieur se nommait Lesage, si mes souvenirs sont bons, et il était belge. Il était boucher à Galgon et marié avec une française après la première guerre mondiale. Il nous demanda où nous allions et nous proposa son aide disant : « Je connais une famille dans le village voisin, (Savignac) qui pourra sûrement vous aider à vous loger et cela s'est passé ainsi. »

Madame Denise Darnajou nous réserva une maison au cœur du village, tout près de l'église et de l'épicerie Blavignac. Le chauffeur et son ménage furent logés dans une maison sur la route qui monte sur St Denis et les Desmedt, je ne sais plus très bien où.

Maman a directement ouvert un magasin<sup>1</sup> de sous-vêtements et même de chocolat, grâce aux marchandises que nous avons emportées de notre magasin de Belgique.

Papa a même aidé à sulfater la vigne et mon frère aîné, Roger, conduisait un camion de la laiterie Moundy (lui qui n'avait jamais roulé en camion).

Ma sœur Simone (19 ans) fut gouvernante au château chez les Jessé Levas et moi je vendais des petits fromages blancs au porte à porte, en vélo. Je me souviens que j'en vendais une centaine par jour et que j'avais un franc de bénéfice par fromage.

---

<sup>1</sup> Il semble que c'était dans l'ancienne épicerie tenue par Anaïs Ferchaud et située derrière leur maison.

Ma sœur Paula habitait pour ainsi dire chez la famille Tilh où elle aidait à faire le ménage.

Les trois plus jeunes allaient à l'école et ont appris ainsi pas mal de mots et phrases de votre langue.

Je me souviens encore très bien que les habitants du village nous offraient des vivres : poules, canards, lapins etc. ; ce fut pour nous une grande aide, et pour nous les jeunes, c'était des journées agréables et heureuses.

Hector et moi, étions souvent chez M. Gérard Tilh qui nous enseignait comment travailler le bois et aussi l'électricité.

Au moment de l'armistice (je ne me souviens plus de la date), des allemands sont arrivés à Savignac et ils se sont vraiment arrêtés là. Ils appartenaient à des troupes d'élite de Hitler et ce régiment se nommait « la Panzerdivision Adolf Hitler ». Tous les hommes étaient très grands (1,80 m), habillés de noir avec un béret sur lequel il y avait une tête de mort.

A ce moment-là, une grande partie des habitants du village se réfugia de peur dans l'église, se souvenant des atrocités de la première guerre mondiale par les allemands, Je crois personnellement qu'ils avaient reçu l'ordre de leurs officiers d'être très polis et même serviables.

Comme le flamand est une langue germanique, je les comprenais et le même jour, un officier entra chez maman demandant un interprète et également de lui indiquer une maison où les officiers pourraient manger.

Papa ne voulait à aucun moment aider les allemands et c'est moi, à dix sept ans, qui accompagna cet officier chez le boucher qui je crois était le maire du moment<sup>2</sup>. Les officiers étaient six et je devais manger avec eux. Il y avait sur la table plusieurs revolvers chargés, je crois qu'ils avaient peur d'être empoisonnés : je devais manger et boire le premier. En partant, j'ai même reçu quelques boîtes de « corned-beef » et de sardines.

Peu après et à ma demande un soldat m'a conduit en moto-side-car. Quand papa a vu cela, il était très fâché, car disait-il : « Que vont dire les gens de tout cela ? ».

Le commandant logeait au château et me demanda un jour s'il pouvait acheter deux vaches au baron. À ma demande, le baron répondit : « Jamais je ne vendrai une vache aux boches ! ». Par la suite, l'officier allemand appela quelques soldats, ils sortirent les vaches de l'étable et les ont abattues dans la prairie.

Comme les allemands ne pouvaient quitter le village, ils me demandèrent de leur procurer du champagne ; j'allai en vélo à Libourne où j'achetai des bouteilles « méthode champenoise » que je leur vendis pour du champagne, car ils ne connaissaient pas la différence.

Par la suite d'autres troupes d'occupation sont venues s'installer dans le village et les camions étaient garés dans l'allée du château. Comme à cette époque il était impossible de se procurer de l'essence pour notre camion, mon frère Hector et moi avons décidé d'en voler aux allemands. Il y avait deux hommes de garde, assez vieux, assis sur un arbre et moi j'allais bavarder avec eux, pendant que Hector, qui avait huit ans, se glissait dans le noir entre les camions avec 2 bouteilles et un tuyau flexible. Je crois me rappeler que nous avons pu récupérer une centaine de litres que nous mettions dans deux petits tonneaux reçus de l'épicerie Blavignac.

Je me souviens également qu'il y avait un avion chasseur abattu quelque part et que M. Aymar<sup>3</sup>, le fils du château, s'était mis à cheval dessus avec son beau costume, ceci afin d'y démonter quelque chose.

Après trois mois de belle vie, papa dit que le moment était venu de repartir vers notre pays et ce fut avec les larmes aux yeux que nous avons quitté tous nos amis de Savignac. Pour que notre camion ne soit pas confisqué par les allemands, notre chauffeur avait cassé l'arbre de transmission à coups de marteau. Ce fut une grande chance qu'un garagiste de Libourne ait pu nous en procurer un autre.

Avec l'essence volée, nous avons pu rouler jusqu'à Poitiers. Lorsque nous voulûmes acheter du

---

2 Paul GARCEAU

3 Aymar de Jessé Levas, âgé alors de 17 ans.

carburant, on nous dit qu'il y aurait un train d'essence, mais ce même train fût bombardé et incendié avant d'entrer en gare de Poitiers.

Comme il y avait des trains régulièrement pour Paris, maman décida que Simone, Maurice, Paula et Léona partiraient en train afin d'ouvrir à nouveau notre magasin. Le moment venu, le train ne s'arrêta pas et comme il roulait lentement, nous avons pu sauter dedans. Une fois arrivés à Paris, nous avons pu rejoindre la gare du Nord je ne sais plus comment et là on nous a mis dans un train militaire rempli d'allemands qui chantaient accompagnés par des accordéons pour célébrer leur victoire. Les soldats étaient très généreux et nous ont donné du pain et du saucisson.

Arrivés à Bruxelles, nous sommes allés nous rafraîchir chez des amis de maman puis en train nous avons pu retourner dans notre village où en arrivant après trois mois et demi d'absence, notre chien Esquimau nous attendait devant la porte. La pauvre bête avait reçu à manger et à boire d'abord des soldats anglais, puis des allemands et aussi des voisins.

Dans la gare du Midi, à Bruxelles, se trouvait un train rempli de militaires belges et dans ce train se trouvait mon frère Marcel qui s'était enfui avec l'état-major de son armée dans le sud de la France du côté de Perpignan. Maman avait écrit plusieurs lettres depuis Savignac à la Croix-Rouge internationale en Suisse, pour retrouver mon frère soldat, mais on nous répondait : « Impossible de le retrouver ». C'est la veille de notre départ de Savignac que nous avons reçu une carte postale venant de lui, disant simplement : « Je suis encore en vie ».

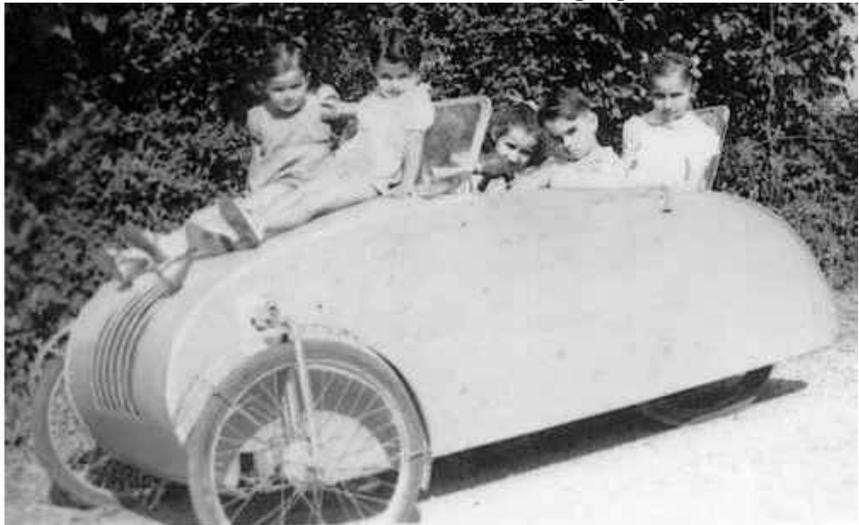
Nous arrivâmes avant midi et mon frère le même jour, l'après-midi ; c'était vraiment une coïncidence. La première chose, pour nous quatre fut de se procurer des timbres de ravitaillement, car autrement nous ne pouvions rien acheter. Mon frère aîné Roger ayant quitté Savignac un mois avant notre départ, il pu nous aider à ce niveau. Je crois que notre camion est enfin arrivé une semaine après nous ; nous fûmes tous contents d'être à nouveau réunis en famille.

Pour finir, nous garderons toujours un bon souvenir des gens de Savignac qui nous ont si gentiment aidés surtout madame Darnajou avec ses tantes et aussi madame Claire Tilh (tante Clara).

Après la guerre, toute la famille est retournée plus d'une fois à Savignac : Paula chez monsieur Biais, moi-même avec Hector chez la famille Darnajou où nous avons peint la salle à manger (je me souviens de couleur jaune) et une autre année avec ma sœur Léona. C'était l'époque des fêtes avec les bals dans l'allée du château, les réunions au café Blavignac, les traversées depuis le bord de l'Isle sur un arbre<sup>4</sup> où les frères Dousseaux étaient les champions.

Moi-même, j'ai logé, avec ma femme, plusieurs fois en vacances chez Gérard Tilh où Yvette nous a toujours si bien reçu et préparé de bons repas.

Nous y étions aussi quand Gérard a construit sa première petite voiture électrique avec des pneus de bicyclette



Ceci est mon histoire des événements de la seconde guerre 40 – 45,

**Maurice STEENO**  
**77 ans**

---

4 Mât de cocagne (savonné) couché à l'horizontale sur la rivière et dont il fallait essayer d'atteindre l'extrémité...